

Daho : « Mon succès m'effraie »

Depuis son « Tour martien » en 1989, Etienne Daho s'était éclipsé de la scène. Pour son grand retour, il s'offre une rentrée en deux temps : le Zénith ce soir et jusqu'à mardi puis l'Olympia les 13 et 14 décembre. Le chanteur rennais ne cherche pas pour autant à conquérir à tout prix la première place du hit-parade car son succès l'effraie déjà...

ETIENNE DAHO c'est monsieur « Pop Satori », le chef de file d'un nouveau style musical à la française, qui, en reprenant des bases sonores anglaises, a redonné dans les années quatre-vingt un souffle à la chanson « made in France ». Adulé par toute une génération, il fait se déplacer plus de deux cents mille spectateurs en 1989 lors de son « Tour martien ». En pleine gloire, il décide pourtant de se retirer de la scène pour prendre du recul et se consacrer plus à la production d'autres groupes, laissant la place vacante à Patrick Bruel dans le cœur des ados. Ce « Grand Sommeil », pour reprendre le titre de son deuxième 45 tours, sorti en 1983, il l'explique simplement à l'occasion de ce nouveau tour baptisé « le Tour de Paris et d'ailleurs ». Un Daho plus mûr mais aussi attachant qu'en 1980 lorsqu'on le découvrait sur la scène des Transmusica-

les de Rennes, sa ville d'origine.

« Le Parisien ». — Pourquoi cette éclipse de trois ans ?

Etienne Daho. — J'avais envie de souffler. Depuis 1982, alors que les radios FM faisaient leur révolution et que je découvrais la capitale, j'avais enchaîné disques, promotion et tournées. C'était vraiment beaucoup trop. Je ne suis pas Super Rambo. En plus, des choses importantes sont arrivées dans ma vie personnelle, et il m'a fallu être assez honnête pour dire « j'arrête ».

« L. P. ». — Côté vie personnelle précisément, toujours pas marié à trente-six ans ?

E. D. — (Sourire.) Par deux fois, j'ai failli plonger mais ce qui m'intéresse finalement dans une histoire d'amour, c'est le commencement.

« L. P. ». — La passion est votre moteur ?

E. D. — Je suis pour toutes les passions.

« L. P. ». — Finalement, votre longue absence a profité à Patrick Bruel, non ?

E. D. — (Nouveau sourire.) Je ne pense pas qu'on ait le même public et je ne suis pas prêt à tout sacrifier pour être le numéro un à tout prix. Mon succès m'effraie suffisamment comme ça !

« L. P. ». — Après un tel silence scénique, comment se passe la reprise ?

E. D. — J'ai commencé mon tour le 3 octobre à Laval. C'était fun. Les gens ne m'ont pas oublié même si je ne suis pas un grand fana de la promotion. Ce n'est pas comme quand je débarquais de Rennes avec mon premier album « My-thomax ».

« L. P. ». — Votre cinquième album « Paris ailleurs », sorti l'an dernier, a été enregistré à New York. Vous n'avez jamais été tenté de chanter en anglais ?

E. D. — J'ai des projets dans mes tiroirs, mais finalement, je ne les aime pas. Dans mes textes, il y a des images qui, une fois traduites, ne veulent plus dire la même chose, ce n'est plus vraiment moi.

« L. P. ». — Qui êtes-vous vraiment ?

E. D. — Etre soi, c'est avoir plusieurs facettes. Mes chansons me définissent bien. Elles sont toutes personnelles même celles écrites par Françoise Hardy.

« L. P. ». — Musicalement, certains n'arrivent pas à vous situer entre pop et rock...

E. D. — Je fais des chansons, c'est tout. Je trouve que le rock c'est aussi coincé que le reste. Avec le rock, on entre en religion avec des codes et des comportements qui me gênent. Si je fais de la musique, c'est pour être libre.

« L. P. ». — Une attitude que vous avez depuis le début de votre carrière parisienne. Cela fait d'ailleurs dix ans que vous êtes monté à Paris. Ça se fête ?

E. D. — (L'air triste.) Non, je ne fête pas cet anniversaire... Les années passées, je les déplore, enfin... plutôt je les constate.

« L. P. ». — L'âge vous ferait-il peur ?

E. D. — Non, cela veut dire que cela passe vite. Maintenant, j'ai plutôt envie de me délecter des choses qui m'arrivent, alors qu'avant, j'étais plutôt pris dans un tourbillon.

« L. P. ». — Où posez-vous vos valises ?

E. D. — A Paris ! Mais en fait, on peut être partout chez soi à partir du moment où on a quelques petites affaires à soi.

« L. P. ». — D'où votre retour dans deux salles parisiennes où vous aviez déjà triomphé, le Zénith maintenant et l'Olympia à la mi-décembre. Quel souvenir en gardez-vous ?

E. D. — Le Zénith en 1989 c'était génial ! (Sourire nostalgique.) J'y suis resté sept jours. C'était la première fois que je jouais dans une grande salle. Au départ, j'avais énormément de réticence, peur que mon premier public n'ait guère envie d'y venir. J'avais fait construire une avancée sur scène pour être plus proche des gens. Mais en fait, je me suis rendu compte que la grandeur d'une salle n'avait pas d'importance pour qu'on s'y sente bien.

« L. P. ». — Pourquoi ne pas avoir choisi Bercy ?

E. D. — En tant que consommateur, je hais cette salle. Je n'aime pas y aller. Les couloirs sont glacials.

« L. P. ». — Que nous réservez-vous pour le Zénith ?

E. D. — Comme d'habitude, je mets l'accent sur la musique. J'aime bien les choses très pures avec beaucoup de couleurs et de lumière...

Propos recueillis par Yves Berton

► Etienne Daho. A 20 h 30 au Zénith, ce soir, dimanche, lundi et mardi mais également les 13 et 14 décembre à l'Olympia. Location Mégastore. Fnacs.